

Mont-Rolland, le 18 août 1995

La Presse
Courrier des lecteurs
re: «*Le Monde de Sophie*»
(articles du 12 et du 13 août)

Je partage l'étonnement exprimé par Mario Roy, dans son article du 12 août dernier, devant la surprise provoquée par le succès du livre *Le Monde de Sophie*. En effet, il y a quelque chose d'étonnant à ce que les journalistes aient à se demander tout à coup pourquoi les gens s'intéressent à la philosophie. Martine Turenne parle même, dans son article du 13 août, d'un «engouement aussi surprenant qu'improbable» et, comme le note Mario Roy, elle a constaté un égal sentiment d'étonnement chez les pro- et chez les anti-*Sophie*.

En fait, les propos que Martine Turenne rapporte disent tous, chacun à sa façon, que le succès de ce livre est le signe d'une quête de sens qui s'intensifie et qui ne se satisfait plus de réponses toutes faites. Les dernières citations de l'article de Turenne résument bien cette interprétation: «Les gens voient les limites de la pseudo-philo et de la psycho-pop [et vont maintenant vers] la philosophie [qui] ne donne pas de réponses toutes faites [mais] apprend simplement à poser des questions».

Je profite donc de cette «atmosphère philosophique» pour poser une question à propos de l'article de Mario Roy intitulé «*Le Monde de Sophie* ou la philo sur la place publique». Je me demande ce qu'il faut penser des raisons pour lesquelles M. Roy dit se réjouir du succès du livre de Jostein Gaarder. Selon M. Roy, *Le Monde de Sophie* mérite son succès parce qu'il est de ces livres qui offrent «vite, bien et clairement» des réponses «aux interrogations liées à la condition humaine». Je souligne ce «vite, bien et clairement» parce qu'il me semble dire l'essentiel de l'explication de M. Roy.

En réfléchissant à cette raison de se réjouir, on peut avoir l'impression que, pour M. Roy, *Le Monde de Sophie* est un point d'arrivée, c'est-à-dire la réalisation du projet très louable de rendre la philosophie accessible au plus grand nombre. Mais il y a toutefois quelque chose qui reste obscur dans cette vision des choses car elle ne nous dit pas ce qui arrive «au plus grand nombre» une fois que la philosophie lui est devenue accessible?

Si je comprend bien les mots «rendre accessible», le livre de Gaarder devrait permettre à ses lecteurs de comprendre la philosophie et ainsi, donc, leur donner les moyens d'accéder à ce que racontent les philosophes. Mais dans cette optique, la lecture de Gaarder apparaît, me semble-t-il, comme un premier pas dans l'accession à la philosophie et non plus comme un point d'arrivée. Je ne veux pas inutilement jouer sur les mots ou retourner malicieusement des arguments contre la cause qu'ils veulent défendre, mais je crois sincèrement que le livre de Gaarder rendrait un très mauvais service «au plus grand nombre» s'il lui faisait croire que les questions philosophiques peuvent trouver «vite, bien et clairement» des réponses.

Je ne pense pas que M. Roy ait voulu suggérer que le roman de Gaarder donne par lui-même une réponse «aux interrogations liées à la condition humaine». Je préfère croire que pour lui, comme pour plusieurs, la principale qualité de ce roman est d'être une clé et une incitation à lire les philosophes et que c'est de cette manière qu'il contribue à satisfaire le besoin de réflexion et la quête de sens dont parle l'article de Martine Turenne. Il est nécessaire de préciser cela parce que l'argumentation de M. Roy accorde une telle importance à la facilité de lecture qu'elle risque d'amener à penser qu'il est inutile de s'évertuer à publier Aristote ou Kant en livre de poche. Ce n'est sûrement pas ce que pense M. Roy puisque ce serait aller contre *Le Monde de Sophie* qui, si l'on n'appuie pas son projet, ne sera effectivement que la mode d'un été.

La philosophie qui apprend à poser des questions et qui concurrence depuis l'Antiquité les tentatives d'appâter avec du miel ceux qui cherchent des réponses, il faut le dire et le redire, est lente et ne donne de satisfaction qu'à ceux qui persistent dans leur recherche. Par contre, les réponses immédiatement compréhensibles qui satisfont avant même qu'on ait eu le temps de désirer quoi que ce soit, ne sont ni de la bonne ni de la mauvaise philosophie, elles ne sont qu'un divertissement. Comme le dit M. Roy, la culture «n'a jamais été aussi présente dans la vie du plus grand nombre», mais il faut bien voir qu'elle ne tient pas nécessairement très longtemps par le seul succès de librairie. On en est encore à débrouiller ce qui restera du XIX^e siècle et les succès ou les non-succès du moment ne semblent pas être le seul critère de la durée et de l'oubli. Ce serait pure folie de croire que l'on sait ce qui restera du XX^e. Chacun fait valoir ce qui lui semble le plus signifiant. *Le Choc du futur* a été un grand succès mais qui le relira pour d'autres raisons que celles de l'archiviste? Les analyses de McLuhan peuvent paraître très utiles à certains pour comprendre les transformations culturelles que nous vivons mais, là encore, le succès de librairie est une chose, la durée en est une autre.

De la même façon, la rapidité et la simplicité d'une réponse aux problèmes de la condition humaine, ou de la culture, sont rarement des indices de solidité. «Le temps n'épargne pas ce qui se fait sans lui». Même pour Descartes, pourtant champion des idées claires et distinctes, parmi les nombreuses «choses qui dépassent la capacité de notre esprit», il y a «les fins que Dieu s'est proposées en créant le monde», autrement dit, selon ce philosophe, les raisons de notre existence ne peuvent pas nous apparaître clairement et distinctement. Cet autre philosophe qu'est Bertrand Russell écrit pour sa part que «seules les questions qui, dans l'état actuel de nos connaissances, ne peuvent être résolues de façon catégorique, demeurent et forment un résidu qui a nom philosophie». Ce qui semble clair donc, c'est que dans la véritable philosophie les ambiguïtés de la condition humaine sont maintenues et non pas résolues. Dans cet esprit, régler vite, bien et clairement ces ambiguïtés revient à ne pas accéder à la philosophie.

Pour toutes ces raisons, il me semble finalement que *Le Monde de Sophie* atteint son sommet non pas quand il explique vite, bien et clairement telle ou telle philosophie, mais quand, dans l'ambiguïté, Sophie et Alberto, le maître et l'élève de philosophie, cherchent à échapper à l'auteur du roman pour entrer dans la vie de Hilde Møller Knag et de son père, le major; ou encore quand, à l'avant-dernière page, le major Knag se demande d'où vient cette matière dont les humains sont faits et que sa fille lui répond que «cela reste la grande énigme». C'est là que Gaarder nous ouvre à la philosophie, quand il fait de *Sophie* «une présence» qui nous rappelle que nos interrogations n'auront jamais de fin et que la philosophie, depuis qu'elle existe, est là pour nous en consoler.

Cet intérêt des média pour la philosophie est-il porté par une vague de fond ou n'est-il qu'une mode? Reformulons la question en nous demandant pendant combien de temps des journalistes peuvent supporter de ne pas avoir d'explication aux événements dont ils traitent; et les humains au monde dans lequel il vivent?

Bernard La Rivière
1435, Ch. du Vieux-Puits
Mont-Rolland, Qué.
J0R 1G0

(514) 229-7398